

DEUXIÈME PARTIE

LA TÊTE

JOURNALISTE

I

L'homme ne se doit pas qu'à son bonheur : première maxime.

Le principal égoïste est celui qui s'abaissait à explorer le cœur d'autrui afin d'enrichir le sien des jouissances de l'amour : seconde maxime.

Comme le bonheur de l'égoïste est un paradoxe, le bonheur par l'amour est impossible : troisième maxime.

Quatrième : le bien de chacun relève du bien général.

Qui voudra être heureux se convaincra qu'il a sacrifié au bien général une partie de ses plaisirs individuels : cinquième maxime.

L'amour, considéré comme source de satisfactions idéales, est le rêve d'un fou sublime : sixième.

Septième : la femme est une contingence : qui voudra en faire l'essence de sa vie estropie son âme et trébuchera soixante-dix-sept fois malgré les béquilles qui auraient dû le soutenir sur le terrain mal aplani et plein de fondrières de la fausse route où il s'est engagé.

Ces sept maximes, c'est moi qui les ai rédigées, après avoir lu les anciens et quelques almanachs qui traitaient d'amour.

Je me mis à cogiter sur la façon de me rendre utile à l'humanité avec mon expérience et mon intelligence du cœur humain. Il se présenta tout de suite une occasion de mettre en oeuvre mes bienveillantes dispositions. J'écrivis pour le *Periódico dos Pobres* de Porto, une lettre contre l'officier civil de ma paroisse, où je l'accusais de me prendre un domestique pour le faire enrôler. Dans cette lettre, je m'étendis copieusement sur les Droits de l'Homme. J'examinai ce qu'avait été la liberté en Grèce et à Rome. Je la cherchai dans le berceau du christianisme et l'amenai, à travers les siècles, jusqu'à la Révolution Française, que j'appelai le Verbe ultime de l'humaine sociabilité ; tout cela à cause de la recrue et contre l'officier de ma paroisse que je couvris de qualificatifs tels que *funeste* et *pacha à trois queues*.

L'officier civil me répondit et je répliquai. Cela donna lieu à une correspondance suivie qui pourrait fournir la matière d'un important ouvrage pour l'histoire des mœurs des officiers civils dans le Portugal du XIXe siècle.

Le prurit d'écrire des lettres sur beaucoup d'autres sujets et surtout sur la dotation du clergé, une matière qui tombait à point quand j'eus un démêlé avec mon curé à propos de son revenu et de son casuel, me donna la conviction qu'il y avait en moi une véritable étoffe d'écrivain politique. Il était, à ce moment-là, question du comte de Tomar, que les uns appelaient Barbe-Bleue, et d'autres Marquis de Pombal. Je me rangeai parmi les

seconds, qui avaient incontestablement raison. J'écrivis une série d'articles pleins de sève que je copiai pour la plupart sur le *Dictionnaire Politique* de Garnier-Pagès ; en ce qui concerne ma propre contribution, il y avait une vraie plate-bande d'idées, sur lesquelles personne ne pourrait se faire les dents. Je reçus à cette occasion de différentes régions du pays diverses lettres, certaines insultantes, où l'on me traitait de bête ; d'autres plus réservées dans l'éloge, me prévoyaient le destin d'un Girardin portugais. De Mirandela, je reçus la flatteuse nouvelle que quelques amis de l'ordre se cotisaient pour m'offrir une plume. La plume arriva, après un certain temps, mais c'était une plume de bécasse, une farce que je repoussai avec toute la puissance de mon mépris.

Comme mes doctrines étaient opposées à celles de l'officier civil et du curé attachés à la révolution militaire de 1844, ils me tendirent des traquenards, qui pouvaient s'avérer fatals, sous prétexte que j'étais un partisan de M. Costa Cabral. Ils allèrent, dans la violence de leur rancœur, jusqu'à me tuer une chèvre qui paissait dans le jardin du vicaire, et à m'estropier une jument qui avait, dans un élan de chasteté, décoché une ruade à un bidet de l'officier civil. Ces abus de pouvoir annonçaient quelque grave attentat à ma vie. Je partis donc de mon village et m'en fus à Porto exposer hardiment au soleil de la civilisation mes talents en matière de gouvernement public.

Je fus extrêmement surpris et confondu quand j'arrivai à Porto et que je m'aperçus que personne ne passait son temps à parler de moi ! À la table ronde de l'hôtel où je descendis, il fut question de politique ; et comme je trouvais là une heureuse conjoncture pour divulguer mon nom, j'orientai habilement la controverse, et finis par révéler que j'étais Silvestre de Silva, l'auteur des articles intitulés : *Le poids des Portugais dans le monde*.

Personne ne reconnut mon nom, mis à part un échetier cultivé qui eut l'audace de me dire que mes articles dégageaient un épouvantable fumet montagnard et que mes idées étaient de nature à gaver l'estomac intellectuel comme si ce fussent des châtaignes cuites. Il en concluait que ma littérature avait la couleur locale de mes aliments et trahissaient la morosité de mes digestions.

Je dois à ce niais la popularité dont je jouis dès les premiers jours après mon arrivée à Porto. Je répondis à ces sarcasmes par un coup de poing d'une consistance provinciale, un coup de poing qui devait dégager également la couleur locale de la lourde digestion de châtaignes. Le lettré me lança un défi et eut la bravoure de me proposer un duel au pistolet à bout portant. Mes témoins répondirent que j'optais pour le coup de poing sur le nez à bout portant. Grâce à ce léger remaniement de sa proposition, l'échetier sortit avec tous les honneurs de cet affrontement, et se soulagea dans les pages locales, en me traitant d'onagre et en m'appliquant divers qualificatifs, dans une période que je conclus en lui tirant les oreilles à la première occasion.

C'est donc ainsi que je marquai mon entrée à Porto.

*

II

En ce temps-là, la cité héroïque était beaucoup plus policée qu'aujourd'hui. Une douzaine des principales familles ouvraient fréquemment leurs salons et rivalisaient de prodigalité dans le service. On mangeait beaucoup.

Bien que les profonds chagrins de ma vie passée me rendissent fastidieux les plaisirs de la société, ma position dans les lettres me contraignit à me présenter sous les feux de la civilisation. J'écrivis quelques feuilletons, racontant les plaisirs fictifs de ces nuits-là, grâce auxquelles je m'acquis l'estime des maîtresses de maison ; et il me plaît de croire que, si j'avais eu un cœur à cette époque, les vertus de la Cité de la Vierge auraient aujourd'hui un aspect bien équivoque.

Comme je déteste la fatuité, je me retiens d'évoquer les marques plus ou moins discrètes que j'ai reçues d'une particulière affection.

Loin de moi l'idée de mésestimer les autres dames au Portugal en disant qu'il en est à Porto qui surpassent en beauté toutes celles que je connais, exceptée ma lectrice.

La femme de Porto, telle qu'elle se présentait il y a quinze ans, ne s'était pas encore amincie, elle avait les riches couleurs d'un sang riche ; elle était ronde et parfaitement potelée ; le halètement de sa poitrine comprimée par les baleines de son corset, c'était comme l'oscillation d'un cratère dont la surface va se rompre ; ses yeux étincelaient ; elle riait franchement en montrant bien ses lèvres, elle laissait voir l'émail de ses dents et le rosé des gencives ; elle agitait ses bras avec toute la vigueur de ses muscles solides ; elle marchait avec une gracieuse désinvolture ; donnait avec une entière spontanéité ses premières impressions ; éclatait de rire aux bons mots des galants qui avaient de la verve ; écoutait sentimentalement les propos désabusés des sceptiques ; elle se laissait entraîner dans les vertiges de la valse ; buvait son verre de porto ; mangeait avec un angélique sans-gêne une dizaine de sandwiches ; retournait danser avec une ardeur redoublée ; et, au point du jour, quand les fleurs fanées sur sa tête tombaient, et que les tresses de ses guiches étaient graissées de sueur, la femme de Porto était toujours belle, rendue plus belle encore par sa fatigue, elle rivalisait de beauté avec l'aurore, qui jetait ses premiers feux pour rivaliser avec elle de beauté.

Quand je les voyais, cela ne m'échappait pas et je sentais que je n'avais pas de cœur pour elles ! Dix ans plus tard, hélas ! la femme de Porto n'était plus comme ça, plus du tout !

Elles avaient été touchées par le souffle pestilentiel du roman. Elles lisaient et mouraient pour la vérité et les droits de la nature. Elles enviaient la pâleur des pâles et la spiritualité des maigres. Il y eut des jeunes filles pour boire du vinaigre avec de la terre cuite en poudre ; et d'autres qui poussaient plus de soupirs et ne supportaient pas le vinaigre, passaient des nuits blanches pour creuser leur visage en l'exposant à la malade clarté de la lune. Certaines s'enrhumaient et toussaient, voulant faire passer leur toux catarrhale pour l'épuisement d'une poitrine qui ne supporte plus le poids de son cœur. Beaucoup, à force de jeûner, dépérissaient à vue d'œil et aplatissaient leurs côtes entre les compresses d'acier de leur corset.

Ces femmes-là ne sont plus celles que j'ai vues, saines et fraîches, comme si elles sortaient du paradis terrestre, avant que le Créateur ne les condamnât aux douleurs et à la mort.

C'est le roman qui a épuisé les races, parce que toutes les héroïnes arrivent de la France en in-8° et à 200 *réis* pour un franc, languissantes, phtisiques, naturellement à jeun, épuisées par les nuits blanches, elles font tout et n'importe quoi. Il n'arrive jamais que les romanciers nous disent ce qu'elles mangent, combien d'heures elles dorment, combien d'infusions de quassier elles absorbent pour se désengorger l'estomac, quel genre d'aliments elles préfèrent, quels principes d'hygiène elles ont adopté, combien d'amants elles câlinent pour cicatriser les blessures de la perfidie avec le poil du même chien. La peste soit d'une littérature qui bouleverse radicalement la digestion et le sommeil, ces deux puissants états de la santé, de la grâce, de la beauté et de tout ce qui est poétique et savoureux en ce monde ! S'il arrive qu'un romancier nous propose au premier chapitre une jeune fille bien en chair et toute rose, époussetée comme les belles des campagnes, il faut compter qu'au troisième nous la verrons prostrée sur une ottomane, avec des cernes aussi lourds que les œillères d'un cheval, la taille sur le point de se déboîter de ses ligaments, les mains si maigres qu'elles en sont translucides, les bras, rien que des os, et les yeux éteints dans leurs orbites, emperlés de larmes.

Peu de gens imaginent à quel point ces empoisonneurs portent impunément atteinte à nos coutumes et à la propagation de l'espèce.

Quand ces femmes extravagantes qui s'immolent à un genre littéraire parce qu'elles n'ont aucune occupation sérieuse à laquelle consacrer l'immense énergie de leur esprit, rentrent en elles-mêmes, et se rendent compte de leur ineptie, ces remords arrivent trop tard : elles ont passé leurs meilleures années à épuiser leurs forces les plus vives. Contraintes de vivre sans outrepasser les bornes de la raison, elles se marient, et pour restaurer l'édifice ruiné de leur santé, elles mangent, boivent et dorment normalement ; mais les ressorts de leur digestion sont alors complètement brisés ; les globules rouges de leur sang ne retrouvent jamais leur couleur, les pulsations restent molles ; l'air est filtré dans leurs poumons par des canaux obstrués ; et il n'y a rien qu'on puisse opposer à cette seconde nature fabriquée à force de pesants artifices, de traitements médicaux, pour rétablir leur constitution détériorée. Quels fruits voulez-vous que produisent ces arbres rabougris et sans sève ? Des fruits rachitiques et automnaux, des enfants énervés, et comme des fleurs délicates fanées sous la divine ardeur du soleil, qui tombe sur elles à plomb, au cœur de leur vie.

Les jeunes filles de quinze ans que je connais aujourd'hui à Porto sont les filles des robustes donzelles dont je me repaissais les yeux dans ma jeunesse. Quelle dégradation ! Les voir dans un salon, c'est voir les vierges larmoyantes et livides qui sont peintes dans les cryptes des monastères gothiques. Quelle tristesse dans le regard et quelle langoureuse lassitude dans leurs propos ! Quand elles s'étendent sur les coussins d'un sofa, on dirait qu'elles s'évanouissent sous l'effet d'un narcotique ; quand elles dansent la polka et se laissent impétueusement aller entre les bras de leur cavalier, il semble que de leur part, il n'y a pas plus d'action ni de mouvement que dans un battement d'ailes et l'air qui agite l'ourlet de leur robe, volatile et vapoureux comme l'éther. Quelle dégradation !

Ô femmes de Porto, ô vierges de ma jeunesse, que je regrette, ô saintes de la nature telles que Dieu les avait faites, qu'êtes-vous devenues, qu'ont fait de vous les romans, le vinaigre, la lune, la terre cuite en poudre, les baleines de vos corsets, les jeûnes, et la totale absence de bœuf bouilli, que vos mères ont préféré aux plus légitimes et aux plus respectables penchants de leur cœur ? !

III

En ce temps-là, mes cogitations étaient toutes le fruit de mes calculs et de mes raisonnements. Mon but au plus long terme c'était d'être ministre de la couronne. Mes facultés étaient régies par la tête. Si elles n'avaient pas d'autre mérite et ne prouvaient rien d'autre, les têtes de quelques ministres ont eu un grand effet, en me convainquant de mes aptitudes pour les plus hautes fonctions de la république. Je connaissais intimement des hommes d'une intelligence plate, l'entendement aussi clair que la tige d'une botte ; des hommes sans science ni conscience ; des rebuts d'humanité déposés sur les rives par le torrent en crue des transformations sociales ; esprits paralysés par la goutte, sans nostalgie, sans convictions, sans aspirations ; gravats de male mort, qui faisaient obstacle à tout progrès et se gaussaient avec un sourire baveux des insolentes effusions de la nouvelle génération qui voulait planter à chaque pas un jalon indiquant une nouvelle avancée. J'ai connu ces hommes, je les ai connus ministres de la Couronne, ils étouffaient sous leurs pieds collés au sol qui menaçait de les engloutir l'explosion des idées et la poitrine de la jeunesse aux prises avec le puissant athlète de la routine.

Je commençai à publier quelques articles contre les vieux, et j'ai même dit qu'il était nécessaire de les tuer, comme font en Inde les enfants avec leurs pères invalides qui ne peuvent plus travailler. Ces articles me valurent une réputation d'homme d'État, et beaucoup de sympathies. J'écrivis le panégyrique de la nouvelle génération, bien que la génération nouvelle n'eût rien accompli du tout. Je dis qu'une jeunesse germait, prête à se lancer dans de grandioses entreprises pour les intérêts matériels du Pays. Tous mes articles parlaient d'entreprises grandioses et des intérêts matériels du Pays.

Je fus invité, en ce temps-là, à m'enrôler dans la maçonnerie, et, après avoir prêté les terribles serments sur le fourreau d'une épée, unique accessoire du rituel alors en usage, choisi comme orateur de la loge ; j'y fis mes premiers essais de sanguinaire éloquence, demandant diverses têtes, comme un qui demande des dragées pour la Semaine Sainte. Mes frères dans l'assistance, qui avaient tous des noms de guerre épouvantables, tels qu'Attila, Gengis-Khan et Alaric, furent saisis d'une telle frayeur qu'ils allèrent me dénoncer à la police en tant que démagogue, et me dégradèrent de mes fonctions de porte-parole.

Agacé par les obstacles qui ralentissaient mon pas, je dénonçai la sottise de la nouvelle génération, qui ne valait pas mieux que l'ancienne, et j'appelai les peuples aux armes. Le Ministère Public porta plainte pour usage abusif de la liberté de la presse contre le journal dont le principal rédacteur n'était autre que moi. Le journal fut condamné et les souscripteurs ne payèrent pas leur abonnement à la fin du second trimestre.

J'engageai ma maison pour soutenir la gazette qui fut trois fois condamnée à une amende et aux dépens. Quand je vis à la fin mes ressources épuisées, et que je fus las de lutter contre l'indifférence du public, je trouvai dans mon destin d'effrayantes analogies avec celui des rédempteurs intempestifs de l'humanité, et bus mon calice jusqu'à la lie, laquelle lie consistait à régler à l'usine de papeterie les cinquante dernières rames que j'avais fait gratuitement distribuer à cette race de Portugais ingrats qui faisaient vendre tous les trois mois mon journal à l'encan.

Je compris l'ineptie de mes aspirations quand je me proposais de désembourber un peuple avili, et incapable de voir sa stupidité. Ce fut là une terrible déception infligée à ma tête, aussi malmenée que mon cœur par les femmes de Lisbonne. Je vis que, dans ce pays, au moment même qu'il lève l'étendard de la rédemption, le grand homme, hélas, sera forcé de subir toutes les tortures de son Golgotha. Je me sentis étranger à ce siècle et couvris mon visage rougi par la honte, comme les martyrs de la liberté à Rome, se voilaient la face avec leur toge et disaient aux préteurs : "Faites votre office, esclaves !"

Après quelques mois de dévorantes cogitations sur l'avenir de cette terre, je m'en fus dans mon village vendre un clos et trois récoltes de maïs, et revins à Porto, en élaborant des projets qui n'avaient plus rien à voir avec le bien de la Société. L'égoïsme de la tête, mille fois plus odieux que celui du cœur, me poussait à déguiser mes sentiments les plus sacrés, en les masquant de telle sorte que la société m'offre la revanche des tourments dont elle avait payé mon dévouement et les frais engagés dans mon journal, durant une année et tant de mois.

Mon idée, c'était de faire un riche mariage et de détourner temporairement les yeux de l'horizon où mes désirs voyaient un portefeuille de ministre et où la réalité me montrait le terrible *Rien du tout* de M. Julio Gomes da Silva Sandres, qui n'a que des bonheurs d'expression.

PAGES SÉRIEUSES DE MA VIE

I

J'ai vu au bal du baron de Bouças les trois héritières les plus riches de la société portuense. Des trois, la plus vieille et la plus riche était veuve et uniformément laide. La plus jeune avait des soupirants qui se tenaient à distance ; mais, vue de près, c'était une physionomie sans vie, une chose qui évoquait irrésistiblement la blancheur du lait, des touches rouges aux pommettes, comme chez les poupées aux yeux de verre, et des lèvres purpurines telles des maniguettes. La troisième était une vraie femme, hâlée, comme celles que tout le monde préfère.

Je consultai ma tête et ma tête me dit de courtiser la veuve. Je sentis que le cœur émettait des réserves, mais cette velléité ne dura que quelques instants. La tête lui tomba dessus de tout le poids de la raison ; et le pauvre,

qui ne servait plus qu'à la régulation des fonctions sanguines, gémit, se débattit et se tut.

Autour de la veuve se pressaient les muguets les plus en vue, des individus qui ne quittaient pas leurs éperons et se faisaient friser tous les matins pour aller passer les après-midi chez leur tailleur, où ils discutaient de la beauté du revers d'un frac et de la bande plus ou moins fleurie des pantalons.

Ces hommes redoutables accaparaient les âmes des dames de Porto, mais se contentaient des âmes, comme il sied à de purs esprits.

Je demandai que l'on me présentât à la veuve. L'élégant à qui je demandais ce service me dit, avant de me présenter :

— Parle-lui de moi, pour voir ce qu'elle te dit.

— Ça se voit que tu l'aimes, fis-je.

— J'aime en effet ; mais je n'aime pas sa fortune.

— La *fortune*, c'est un gallicisme, fis-je aigrement remarquer. Parle plutôt de ses biens. L'on peut mourir de chagrin, si c'est nécessaire, mais il faut préserver la langue des Lucenas, des Sousas, et des Bernardes.

Cet ami à la langue relâchée s'en fut dire à un autre ensuite que j'étais fou. L'ignorance a de ces effronteries !

Je parlai à D. Justina Mendes, et devinai pour lors que, dans cette poitrine, il n'y avait que des membranes, des tissus adipeux et des os avec leurs cartilages respectifs. Elle me donna la migraine avec trois réponses niaises qu'elle me fit. Comme je lui demandais si elle avait la nostalgie du temps où elle était mariée, elle me dit :

— Le bœuf qu'on lâche s'en donne à cœur joie.

Elle aurait dû parler de vache, si elle aimait les proverbes.

Je lui demandai si elle aimait les bals. Réponse :

— Les bons bals, c'est chacun chez soi.

À la troisième question :

— Que pensez-vous, Madame, du Monsieur à qui je dois l'honneur de vous avoir été présenté ?

— Il n'est pas laid ; mais il n'est pas à mon goût, répondit-elle.

— Qui aimez-vous alors, madame ?

— Personne. Si l'on pouvait me laisser tranquille...

— Vous devez sûrement aimer la soupe au chou avec des haricots.

Cette facétie de mauvais goût fut entendue, répétée et mise en circulation par deux dames qui nous écoutaient attentivement.

D. Justina me jeta un regard torve et murmura :

— Votre impertinence ne me fait pas rire du tout.

Elle ne fit plus attention à moi, et s'assit en me tournant le dos.

Je retournai auprès de celui qui m'avait présenté, et lui dis que la veuve le trouvait joli.

Je demandai à être présenté à la femme hâlée, on s'empressa de me conseiller de ne pas perdre mon temps pour un cœur déjà acquis aux charmes de Josino.

Ce Josino, cette créature que j'ai chantée en huitains, était un homme de *biscuit*, le visage gras et ridé, aussi couvert de plis que la façade de Batalha, un vieux beau qui avait aimé les mères des filles à marier qu'il courtisait. Mais quel homme terrible ! ... Il était aimé, et se maria avec elle.

NOTE

Silvestre dit qu'il avait chanté Josino en huitains. Le lecteur me sera sans doute reconnaissant de retranscrire ce poème, qui est inopinément passé, sans signature, dans un journal littéraire de ce temps. Il a été écrit la veille du mariage de Josino avec la jolie femme au teint hâlé. Je n'approuve pas un tel épanchement de rancœur, et je ne trouve pas la facture d'un bon aloi. C'est en ces termes qu'il rapporte la chose, après avoir donné dans une longue suite de huitains un abrégé de sa vie, et précisé qu'il était bien décidé à se marier :

Mon ami Josino, vieillard malavisé,
Depuis trente ans, je sais qu'il cherche un beau parti
Qui ait du cœur avec un sac plein de monnaie :
C'est à ce prix que l'on se mijote une vie.
Mon Josino est un vieillard propre et coquet,
Bien conservé ; il se tient droit et s'affermit,
Dès qu'il voit par la fenêtre de la voisine
L'espiègle bonniche qui fait la cuisine.
J'admire dans les bals tous ses tortillements,
Les figures qu'il trace avec sa jambe fine,
La prestance que donne un bon renforcement,
Sans plaindre le coton, c'est ainsi qu'il fascine.
Du haut de sa cravate, en son ravissement,
Il lorgne les appâts d'une gente gamine,
Dont l'aïeule a coup sûr captivait autrefois
Le cœur de Josino, en ses premiers émois.
Ses yeux sont à présent pour ainsi dire éteints.
Je ne sais toutefois ce qu'il a qui les mène !
Si j'étais une femme... las ! mes péchés anciens !
À l'antique hameçon faudrait bien qu'il me prenne.
Un tel diable d'homme, au moment qu'il la tient,
Une femme ne sait quelle pente l'entraîne.
S'il parle en badinant faut plaindre la pauvrete !
C'est l'histoire du crapaud et de la belette !
Qu'importe le pouvoir exercé sur les âmes
De candides tendrons, ô vieillard, quelle audace !
Tu obtiens par la ruse et la finesse infâme
Ce qu'il faut qu'un beau jour la nature défasse.
Il devient évident par ici que ta flamme
A besoin de coton, spectre plein de fallace !
Je gage également que sans aucune ardeur
Le coton t'a donné ce qu'on appelle un cœur.
Josino toutefois, sans perdre son aplomb,
S'accorde la valeur d'une belle antiquaille.
D'Herculanum ou Pompéi pauvre avorton,
Dans le monde il n'y a de femmes qui le vaille
Dit-il, la bouche pleine, à maintes occasions,
À sa bonne Jacinta, chaque fois qu'il braille,
Parce que la pauvre femme, belle nature,

Rit aux larmes quand il arrime sa denture.
 Josino possède une calèche, un pur sang,
 Qui lui rendent service au moment qu'il faut plaire.
 Quand siffle de la pite l'aigu claquement,
 Il n'est pas de donzelle, à l'insu de son père,
 Qui ne se dissimule alors en le guettant.
 La pudeur la rosit, et le geste diffère,
 Alors qu'il lui découvre une galante dent
 Qui jadis fit honneur à un noble éléphant.
 Durant les mois d'hiver, perclus de rhumatismes,
 Il endure son mal, offre un beau faux-semblant,
 Dit que c'est la raison de son grand scepticisme,
 Il rebat de l'amour la scie d'un doux accent,
 Son cœur ne serait plus que le fond d'un abysme,
 Renfermant le portrait de celle qu'il attend,
 Celle qui va venir, malgré tout, l'on dirait
 Qu'elle doit apparaître avec le Paraclet.
 Mais dès que le printemps prend ses premières teintes,
 Diaprant les massifs de ses plus jolies fleurs,
 Josino sort du lit, où il lâchait ses plaintes.
 Il rajeunit alors, couvant d'autres ardeurs.
 Misérable jouet d'une chimère peinte
 Qui le raillait au lit témoin de ses douleurs,
 Le voici de nouveau, sur le cœur il repose
 De quelque autre tendron qui vaille quelque chose.
 Il ne croira jamais qu'il perd de son aloi
 Tant qu'il peut de ses rides combler les fossés.
 Il affirme qu'il y a quelque chose qui bat,
 Certain je ne sais quoi qui le force à aimer.
 Alors, comme un qui dit quelque sottise en soi,
 Il demande : "Est-il sot de vouloir se marier ?"
 Il se vante de tours qu'on n'a jamais appris,
 Et craint la vigilance inquiète des maris.
 Nonobstant, nous verrons que Josino va vite,
 Demander, malgré tout, en frémissant, la main
 D'une belle gamine issue de quelque élite,
 Que la diffamation n'entamera en rien.
 Le père accepte, il est content, la messe est dite.
 Josino est fin merle, un vieux renard malin.
 Une ombre, un peu plus tard, probablement d'un homme,
 Sortira de sa chambre (affreux spectacle en somme*).
 Josino se maria, il partit aussitôt
 (Je ne saurais assez exprimer mon dégoût)
 Anxieux, passionné, plein d'ardeur en un mot,
 Au Bom Jesus do Monte avec elle à son cou.

* Nous nous sommes autorisés à déclarer ce vers calomnieux, en plus d'être mauvais. Dans le manuscrit de l'auteur on lit en marge de ce huitain les paroles suivantes : "J'ai menti pour l'amour de la rime : les mensonges en prose sont impardonnables, sauf quand il est nécessaire d'arrondir la période, si la vérité ne s'y prête pas."

Quelle lune de miel, et quel heureux dépôt
 De passion déclinante, à la fontaine au bout,
 Qui, frémissant, reedit ses espérances belles,
 Ces mots que murmurait ce vilain Sganarelle^{**}.
 Un Sganarelle... Oui ! ... (Si quelqu'un veut connaître,
 Ne l'ayant jamais vu, ce héros tel qu'il est,
 Molière en parle bien, comme font les grands maîtres,
 D'autres sont aussi clairs) En tout cas le fait est :
 La lune éteinte des plaisirs lascifs peut-être,
 L'épouse lui dira qu'en son âme un regret
 La point de la saison au théâtre italien,
 De son cousin docteur... un valeureux gremlin^{***}.

II

Je viens de démontrer qu'il est inepte, sinon impossible d'entamer une romance avec les filles de Porto. Il se peut qu'un tel galimatias ne fasse pas grincer les presses de ce pays ; cependant, qui peut m'affirmer que je ne jouirai pas du plaisir posthume d'être imprimé et lu ? C'est dans cette hypothèse, dont ma vanité se flatte, que j'aimerais habiller la nudité de mes contes, les agrémenter avec les bijoux du style, qui donnent du relief aux sujets frivoles, et remanier avec les charmes de l'imagination la sécheresse de la vérité, dure à avaler à notre époque, si notre génie ne l'enjolive pas de clinquant et d'aberrations.

Bien utilisée, la veuve pouvait offrir la matière de quelques chapitres. Elle avait la folie de vouloir flatter encore plus l'opinion, toujours avide de voir publiées en lettres rondes ses propres folies, qu'on met sur le dos des autres. Si j'avais été plus modéré dans mon langage, cette créature donnait un livre, mais ma raison sans complaisance pour les sottises de la millionnaire après la question que j'avais posée sur la soupe au chou, était plus disposée à fustiger ses admirateurs qu'à brocarder la folle. Si elle était pauvre, il est possible que cette dame eût le sens commun, car l'argent fait toutes sortes de miracles : certaines personnes, il les polit, les spiritualise, leur donne un style sentencieux et de l'inspiration pour parler de tout en se faisant

** * Autre calomnie pour l'amour de la rime.

*** ** L'existence de ce cousin universitaire n'est pas une invention ; le serait-elle que je défendrais l'honnêteté de la famille, dont je respecte l'honneur plus que le guet-apens d'un vers undecasyllabe. Ce cousin était homme de mœurs corrompues, et poète – sans la délicatesse qui d'habitude est consubstantielle à la véritable poésie. Il en vint à se moquer de la dentition du mari de sa cousine, et à jouer à la paume avec les rembourrages de coton si Josino, extrêmement sûr de lui, le laissait seul avec elle. Donc, une fois admis que la dame dégoûtée se trouvait bien peu sûre de ses forces et craignait de faiblir dans sa lutte contre la tentation, le cousin lui devint odieux, car aucune femme ne pardonne la dérision avec laquelle les niais pensent avilir le mari à leurs yeux. Ce fut ce qui la sauva. Sauvée par la vanité quand la dignité vient à manquer. L'amour propre a plus de poids dans l'âme des femmes que la crainte de la diffamation ! Admirable dans sa sagesse, la Providence a doté les femmes de deux tendances contradictoires, que nous appelons défauts, pour la bonne raison que nous nous laissons influencer par les mille absurdités sur lesquelles se base le supposé sens commun.

universellement applaudir ; d'autres personnes, il les dépoétise, les matérialise et les abrutit. Je connais des exemples de tout cela, et le lecteur aussi.

D'après ce que j'ai entendu dire, avant de se marier, la veuve était une jeune fille comme sont toutes les autres jeunes filles. Elle avait ses amoureux, à qui elle écrivait, avec une belle écriture, et des pensées, peut-être pas subtiles, mais pudibondes. Elle épousa le richissime vieillard que ses parents lui avaient choisi, comptant sur sa complaisance. Elle fit les délices de son mari, et les siennes, en mangeant et en dormant pour garder engourdies les facultés du cœur. Elle devint veuve au bout de sept ans de mariage, alors qu'il ne lui restait pas le moindre soupçon de son ancienne nature. Elle sut alors qu'elle était fort riche, et courtisée par les hommes en vue de sa province, et continua à manger et à dormir. Mais comme ses pieds gonflaient faute d'exercice, et que les médecins lui demandaient de se promener et de se dépenser, la veuve apparut soudain dans les promenades, les bals et les théâtres, où elle s'endormait à partir du deuxième acte. On lui fit subir le feu des plus incendiaires déclarations qu'elle écouta en s'assoupissant, tant qu'elles ne la dérangèrent pas. Ensuite, comme on l'assiégeait sans lui laisser reprendre son souffle, la bonne femme lâcha des mots bizarres et rustaude, qui la rendirent encore plus aimable à ceux qui se la disputaient. Voilà ce qu'était la veuve.

Je jetai mon dévolu sur la troisième, la fille qui avait l'aspect des séraphins sur les tribunes des églises. On me dit tout de suite que le sieur Anselmo Sanches la courtisait sournoisement. Or le sieur Anselmo Sanches était un *homme honnête*.

Il importe de savoir que partout sur ce monde sublunaire, l'*honnêteté* sonne comme l'*hypocrisie matoise*.

L'homme honnête de là-bas est celui qui parvient à donner le change à l'opinion publique ; à dissimuler son impudence sous les dehors de la gravité ; à donner à son discours le ton sentencieux des préceptes ; à compter sur la mobilité de son globe oculaire pour lever les yeux au ciel, quand il juge opportun de s'affliger à l'annonce d'un scandale ; à pincer les lèvres et à plisser le front, s'il est nécessaire de sanctionner par un vote comminatoire quelque immoralité dans son moindre détail.

J'ai connu quelques *hommes honnêtes* à Porto. Ça m'a coûté très cher. J'ai surmonté pour les voir de près des obstacles décourageants. Il m'a fallu m'initier aux arcanes de la malhonnêteté pour surprendre le secret de certaines existences qui me semblaient auparavant vouées à la vertu, ou dotées d'une complexion réfractaire au vice. Quand je me suis frotté à eux, je me suis senti corrompu, mon cœur suintait du tabétique pus de ses ulcères ; j'estimai impossible de me régénérer, en mon for intérieur ; j'étais perdu ou en passe de l'être, parce que je jugeai la cynique hypocrisie nécessaire à la vie.

C'est que, à moins d'avoir descendu la totalité des degrés de l'abjection et de l'infamie, la tanière reste cachée où se retranchent les *hommes honnêtes*

La corruption périodique des âmes, contaminées par l'exemple, ou poussées par l'instinct, n'a rien à voir avec la corruption en gros que le hasard ou l'astuce vous offre dans la vie secrète de cette horde de bédouins

qui s'attaquent à l'honneur d'autrui, et se jouent du leur d'une façon répugnante.*

Le monde est hideux ; il y a pourtant une providence dans cette hideuse organisation.

À une heure précise, au milieu des fleurs de la vie, cultivées par une main que n'a blessée aucune épine, une vipère bondit, qui la mord.

Il n'y a pas de bonheur complet pour le véritable honneur, il y en aura encore moins pour le faux.

Disposerait-elle d'un bouclier naturel, la vertu est vulnérable, parce qu'elle souffre des coups de l'injustice.

L'hypocrisie, s'appuyant sur la roublardise et la fraude, va-t-elle alors, pour mettre en échec la justice de Dieu, se prémunir contre les tirs de l'indignation ? C'est impossible. Quoique le fléau ne meurtrisse aucune fibre sensible sur les épaules du pharisien garanti par l'imposture ; quoique la satire recule, épouvantée par ces âmes imperméables à la honte, il faut que soit écrit un livre, ou que soient ébauchés les grands traits de ce livre, le seul possible, le plus pressé, le plus indispensable à Porto.

Je me suis lassé d'entendre dire que la deuxième ville du Portugal était un repaire de faux-monnayeurs, de contrebandiers, de négriers, et de magistrats maquignons. Le vénalité, la cruauté, le brigandage sont les trois principaux rouages qui, d'après la critique mordante, assurent la bonne marche de cette machine sociale de cent mille âmes.

Mon analyse pénètre plus profondément dans l'essence même de Porto.

La vie privée y présente un visage qui échappe au regard de la police et de l'économie sociale. On reconnaît la livrée des négriers ; on distingue à son blason le fabriquant de faux billets de son collègue héraldique, qui s'est enrichi en fraudant le fisc ; on ignore toutefois le plus facile à observer et qui pèse le plus dans la biographie de ces figures que la fortune imbécile a mis à la tête du destin et de la civilisation de Porto.

Ô cité des livres, qu'est devenue la liberté de tes écrivains ?

S'il y est un homme de cœur qui essuie ses talons à la face de la richesse brute, quel témoignage donne-t-il de son indépendance ?

Le journalisme à Porto est enchaîné aux coffres des riches. Le journaliste est par définition un homme pauvre qui vit des gages perçus avec une franciscaine humilité à la porte du souscripteur. Pour les festins du noble d'antique extrace, on faisait venir le rimeur qui avait au préalable glissé les consonances de son sonnet dans sa poche, où il n'y avait rien d'autre. Dans les funèbres dîners de l'industriel anobli, il y a un couvert pour le gazetier, qui a déjà laissé sur le pupitre de la casse sa chronique locale, inspirée par l'avant-goût des mets qui entraînent comme un torrent son âme vers son estomac.

* Voici un échantillon des imprécations désordonnées de Silvestre contre la société. Il les a écrites probablement durant le passage de *La Tête* à *L'Estomac*. À de tels orages stylistiques les journaux dans lesquels il écrivait finissaient pas succomber. Il était impossible que l'abonné à la fin du trimestre n'accueille le receveur du journal comme une dernière insulte. De mon propre chef j'ai émondé nombre de ces pages, mais en ce qui concerne la fidélité à la mémoire de l'auteur, ce serait de supposer que les hommes sincèrement honnêtes de Porto s'offusquent de la satire qui fustige les vieux. Ce que j'aurais voulu réparer c'est le désordre des idées de ce chapitre ; je ne le peux : je ne sais ni ce qu'il pensait , ni ce pourquoi il était ainsi braqué contre la société portuense. Cette objurgation a dû être écrite à la fin d'un trimestre, quand le propriétaire du journal lui intima le silence.

NOTE

Que la mémoire de Silvestre me pardonne. Même si le style en est correct et soigné, la calomnie reste de la calomnie. Quelles que soient leurs vertus rhétoriques, les élégances du langage n'en ont aucune pour discréditer celui qu'elles diffament injustement. Le journalisme à Porto a possédé et possède d'admirables et vaillants défenseurs de l'honneur contre les classes parvenues au pouvoir grâce à l'infamie qu'on anoblit. On pourrait écrire sur beaucoup d'entre eux ce que le défunt Silvestre a dit sur l'un d'eux, dans ces termes que je retranscris de ses manuscrits :

Il y avait là une âme forte à l'indigence audacieuse, qui leva la main sur les masques de quelques-uns pour marquer leur front au fer rouge.

Le généreux journal qui avait poussé jusque là son audace expira faute de souscripteurs, parce que ceux qu'il bravait allaient de porte en porte, exiger des uns et demander aux autres qu'ils retinssent la monnaie de billon qui revenait à l'écrivain, et dont il ne voulait pas.

Entouré d'ennemis et menacé même de mort, l'héroïque jeune homme croisa les bras, découragé, et dit : "C'est impossible ! J'ai cru que j'aurais avec moi ceux qui n'ont pas été corrompus, mais cette peste n'a épargné aucune conscience."

Dans un pays où le gouvernement veillerait sur les intérêts de l'État, et sur la bonne renommée de la cité, ce journal serait soutenu aux frais du Trésor ; ce journaliste serait comblé d'honneurs et de biens ; montrés du doigt par l'organe de l'opinion publique qui est toujours la voix des faibles et des citoyens sans défense, ces réprouvés seraient sommés, pour leur propre dignité et celle des pouvoirs qui les anobliraient, de réfuter la détraction ou de se dépouiller sur les places de l'hermine avec laquelle ils soustraient leur col à la corde de sparte.

Douces et nobles chimères !

Le journaliste austère sera toujours un être disgracié et odieux à tous les gouvernements. Ceux-ci le chasseront du tabernacle pollué des faveurs, sur lequel règne le voleur couronné de lauriers qui sait le secret d'abattre les ministres qui lèvent la tête, et de porter au pinacle les ministres qui se sont abîmés.

Et Silvestre ajoute :

S'il y a un autre homme ici qui se hasarde sur les traces de cet homme qui a été, en fin de compte, découragé par les convenances sociales, ce sera moi...

Il a bien fait ! Il s'est cassé le bras en voulant arrêter le mouvement de la roue. Il a dilapidé le plus clair de son patrimoine pour publier des

pamphlets, qui ne creusent aucun sillon en vue des moissons pour le progrès à venir de l'humanité. Il s'est fait des ennemis, qui n'avaient même pas lu ses diatribes, et ne pouvaient lui pardonner à cause de la drôlerie de son style, des ennemis qui ne savaient pas lire, les pires qui soient. Voilà ce qu'il a fait.

III

Revenons À M. Anselmo Sanches.

Deux mois après avoir été au bal dans le dessein d'épouser l'une des trois femmes représentant en actions bancaires une valeur de trois cents *contos* ou plus, je vis une dame, qui avait dû être belle, appuyée au bras de son mari.

Elle devait avoir trente-quatre ans ou moins ; mais les plis de vieillesse précoces trahissaient quarante ans ou plus. L'éclat des yeux était là pour démentir la dénonciation des rides, un éclat terni par les larmes, mais encore vif comme une lueur crépusculaire quand une barre de pourpre et d'or teint la lisière du ciel. En fait, c'était là une vie au crépuscule du soir ; le monde d'outre-tombe n'était plus qu'épouvante et obscurité pour cette dame triste.

Elle s'appelait Rita et elle était Brésilienne, une pure carioca, jolie comme toutes les cariocas qui n'ont pas plus de dix-huit ans.

Son mari, Francisco José de Sousa, était un Portugais qui s'était enrichi au Brésil. Ils avaient longtemps voyagé ; et comme il était parti du Minho et que la nostalgie de sa Patrie ne l'avait jamais quitté, Francisco José de Sousa avait choisi Porto pour y établir sa résidence.

Un commerce de qualité, allié à l'opulence, aiguïsa l'envie, les susceptibilités, les rivalités et même les haines dans la société portuense. Tous ces méchants sentiments eurent un effet heureux : le nombre des bals augmenta, il y eut une émulation entre les équipages, les couturières s'enrichirent, les journalistes accoururent pour relater, en rivalisant d'éloges, les bals innombrables et luxueux. Porto fit enfin plus de progrès dans la voie de la civilisation que dans les neuf siècles d'existence que lui accorde la mythologie, qu'on appelle communément l'Histoire du Portugal.

La date du bal chez Rita était déjà fixée quand les invités furent avisés de la maladie survenue soudainement de Francisco José de Sousa.

Amis et indifférents s'empressèrent d'aller visiter le malade. Je faisais partie des seconds : je le trouvai prostré et taciturne ; et je ne trouvai son épouse ni à son chevet, ni dans son boudoir. Les familiers exprimaient le désir de la rencontrer ; mais la Brésilienne ne recevait même pas ses amies intimes.

Un grand mystère, suscitant bien des remous, une curiosité fébrile, une médisance aux aguets, l'imagination forgeait les calomnies que l'on chuchote par les places, les salons et les estaminets, on se répandait en impudentes conjectures. La diffamation se mit de la partie, expliquant de différentes façons, faute d'y voir clair, la dépression de Francisco de Sousa et l'absence mystérieuse de D. Rita.

Quinze jours après, les portes et les fenêtres de la maison du Brésilien furent fermées, et les domestiques, presque tous renvoyés, dirent que leurs maîtres étaient partis en voyage.

C'est là que la curiosité allait faire beaucoup de bruit. Cela provoqua un redoublement des féroces cancanes chez d'illustres personnages qui n'arrivaient pas à percer le secret de ce départ, dont l'origine devait être un scandale, un scandale que l'hypocrisie pourrait adroitement étouffer.

Il y avait, dans cette maison, une jeune fille de seize ans, orpheline, très riche, pupille de ce Brésilien et fille d'un autre qui était mort au Brésil alors qu'on liquidait ses biens.

Mariana les avait accompagnés quand ils étaient mystérieusement partis de Porto ; on apprit cependant qu'à Braga, par où ils devaient passer, l'orpheline était entrée chez les Ursulines, dans un couvent où l'on éduquait les jeunes filles.

Cette jeune fille était la troisième femme riche du bal.

Quand on apprit cela, la médisance reprit haleine un certain temps. Les grappins de l'hypothèse ne trouvaient plus à quoi s'accrocher. Quelques familles honnêtes s'accordèrent pourtant dans leurs conciliabules sur le fait que Mariana avait été surprise en flagrant délit alors qu'elle ne faisait aucun cas de sa pudeur, et enfermée pour cette raison dans le couvent de Braga.

Tout le monde sollicitait M. Anselmo Sanches pour confirmer cette conjecture.

IV

C'était un ami intime de la famille, il faisait partie du conseil de tutelle de l'orpheline, s'occupait des affaires litigieuses du Brésilien et avait une grosse influence dans cette maison, due à son ascendant sur le chef de famille qui lui accordait sa confiance, le jugeant plus sûr que lui-même. Anselmo devait avoir trente-huit ans. On le tenait pour un homme exemplaire, dans tous les domaines, excepté la jurisprudence, où il était plus ignorant qu'on ne l'est d'ordinaire. Cela ne gâtait pourtant pas sa réputation. Si ses nombreux apologistes hésitaient à lui signer une procuration pour les représenter au tribunal, ils le dédommageaient largement en lui confiant leurs femmes, leurs filles, et ce qui compte le plus à Porto, leur argent.

M. Sanches avait un visage plus qu'un autre fait pour inspirer l'estime. Il ne fermait jamais la bouche. La mâchoire inférieure, comme perpétuellement aux aguets, le servait à merveille quand il faisait mine d'être douloureusement surpris des scandales que les orateurs attitrés de l'Assemblée de Porto* expectoraient de leur poitrine sale, où leur âme sénile

* Du temps où Silvestre da Silva écrivait ces impertinences contre l'Assemblée de Porto, cette société disposait d'une salle privative où certains individus se divertissaient en racontant des passages de la vie des autres, dans un langage adapté à ces domaines. Les membres de cette congrégation appelée *Chaumière* étaient des gens respectables, de plus de cinquante ans, haut placés dans la hiérarchie ecclésiastique, le commerce annobli et la magistrature, la majorité d'entre eux étant des négociants retirés des affaires, venus du Brésil. J'ignore pour quelle raison on a donné le nom de *Chaumière* à cette assemblée. Certains étymologistes conjecturent une dérivation à partir de 'chaume', c'est à dire 'paille', laissant entendre que

se soulageait par d'insultantes médisances. Si la victime était une femme mariée, il hochait doucement la tête, levait les yeux vers le plafond, et disait : " On ne sait plus se conduire..." Si le scandale déchaînait de gras éclats de rire dans l'assistance, Anselmo souriait complaisamment et murmurait : " On ne s'imagine pas la *débauche* qui règne en ce vaste monde ! " (Le scélérat souillait notre langue maternelle !) Il n'admettait pas qu'une voix se levât pour justifier des actions immorales, si un confrère se mêlait exceptionnellement, par esprit de contradiction, d'excuser des faiblesses banales en nos vertes années, ou dues à des circonstances particulières.

Il fallait voir comme l'inexorable Sanches se répandait en invectives contre Pedro qui passait deux fois par jour dans certaine rue, pour troubler une jeune fille sans expérience ! Il parvenait à verser des larmes chargées d'une sentimentalité dont il n'était pas avare, en décrivant les funestes effets de la séduction. Il était moins disposé à pardonner à Martinho, un être impudique et sacrilège qui osait se rendre tous les dimanches à la messe de midi chez les Congréganistes ou les Clercs, pour voir de dos l'épouse de son voisin Januário, après avoir sali de réputation l'épouse de son voisin Timóteo ! Et tout de suite après, il contait par le menu la façon dont avaient été discréditées ces dames, mariées avec ses amis, et l'on éclatait de rire aux dépens des maris, et tous finissaient par apprendre ce qu'ils ignoraient jusque là. Tout de suite après, si on lui demandait ce qu'il y avait de nouveau, il répondait que non seulement il s'abstenait de fouiller dans la vie d'autrui, mais qu'il eût même aimé, si ç'avait été possible, fermer ses oreilles aux histoires sordides qui germaient tous les jours sur la corruption du corps social.

Francisco José de Souza, en revanche, appréciait ce que beaucoup d'autres appellent un excès de scrupules. Lui, qui était Brésilien, il trouvait grossiers et vils les dénigrements qui agrémentaient les soirées de quelques dizaines

l'idée de celui qui donna ce nom voulait évoquer l'aliment naturel des sociétaires réunis dans cette partie de l'édifice. Je juge cette hypothèse excessive et par trop discourtoise. Ces messieurs qu'une telle interprétation offense, étaient des gens dont la bonne mémoire, les propos épicés et l'instruction variée permettaient de maquiller les inélégances de la médisance. Je pense que ces qualités ne se nourrissent pas avec de la paille.

Encore qu'il ne soit pas extrêmement agréable d'entendre un sexagénaire discourir en termes lubriques sur ses libertinages de garçon, je soutiens pour ma part que le sel attique des euphémismes aurait dû couvrir l'impudicité de l'idée.

Ce qu'il y avait de moins louable dans les réunions de ces messieurs c'était l'obligation réciproque qu'ils s'imposaient de détailler les circonstances des déshonneurs encore mi-voilés pour les raconter de façon que la diffamation puisse déployer à la face du soleil le suaire des plaies sociales. Quand les rapporteurs n'avaient rien à exposer, la calomnie était permise, pour passer le temps. Des hommes trébuchant au bord de la sépulture, les uns portant les sévères habits de la religion du Christ, d'autres honorés de croix et de médailles, d'autres encore avec une postérité de nombreux fils et petits-fils, ne faisaient pas bonne impression en allant aiguïser la langue de l'impudeur, décréter la publicité des malheurs – qui n'avaient guère besoin de l'infamie publique pour exister– et inventer des scandales pour alléger l'ennui de la nuit.

Ce que ces sujet avaient en eux de plus humain, c'était leur façon de manger de biscuits de Valongo, et d'en moissonner les plateaux à pleines mains pour emporter à leur famille. Ceci, bien qu'incorrect, mais festif rachetait quelque peu ce que ces petits vieux faisaient dans l'assemblée.

Le temps en a tué les uns, éparpillé les autres. Ainsi la *Chaumière*, par manque d'impétrants dignes d'elle, fut désertée, en attendant que la nouvelle génération passe de la turpitude militante au souvenir pacifié de ses prouesses.

de vieillards dont la langue rendait plus immondes encore les expressions déjà graveleuses des bordels. Pour ne pas tomber en disgrâce auprès de son protecteur, Anselmo disait que le mal ne résidait pas dans la satire, mais plutôt dans la dégradation des mœurs qui l'autorisait. Pour excuser les vieillards, il ajoutait que les cheveux blancs étaient un peu intolérants, mais inoffensifs.

Nous vous invitons à sympathiser avec le Dr. Anselmo, qu'il ne soit pas dit que la vertu est mal vue comme la vérité nue.

V

Au cours des trois mois qui suivirent l'entrée forcée de Mariana chez les Ursulines de Braga, le ténébreux mystère fut éclairci ; mais sans fracas, parce que beaucoup de gens étaient résolus à couvrir Anselmo Sanches pour ne pas avoir à publier l'infamie de cet apostolique garçon qu'ils avaient sanctifié.

Je vais résumer en quelques pages ce que je sais. Je ne supporterai pas longtemps de me voir enlisé dans cette fange où m'a précipité un coup du sort. Ce n'était qu'un vaste borbier, ce terrain où m'ont engagé mon cœur et ma tête ! Tout le monde profite de quelques haltes riantes. À tout voyageur de la vie, il est donné, après avoir gravi des pentes glissantes, de parvenir à des plaines pittoresques, de se reposer, et de reprendre des forces avant d'affronter encore les fatigues de l'étape. Je n'ai pas eu, moi, ce à quoi tout le monde a droit. Quel que soit l'endroit où je me suis arrêté, je me suis enfoncé dans un borbier. Quand l'aiguillon de l'amour me poussait dans les aventures du cœur, je tombais sur des folles, des dépravées, ou des malheureuses comme Marcolina. Si c'étaient la raison et ses calculs égoïstes qui m'engageaient à user de la partie en moi de ce que le vulgaire appelle le sens commun, vous savez déjà les conséquences de mes prémices raisonnables. J'ai vu trois femmes à la lumière sereine de mes raisonnements. La première s'est avérée idiote au point de me contraindre, moi qui suis extrêmement délicat, à lui demander si elle aimait la soupe au chou. Pour m'humilier et m'atteindre dans mon orgueil, la deuxième m'a donné Josino comme rival, et l'a préféré. Quant à la troisième, cette Mariana aux yeux doux et aux manières d'une innocence simplette, vous allez maintenant savoir ce qu'elle m'a donné.

VI

Graves considérations !

De sages physiologistes sont d'avis que dans certains cas l'amour est un dérèglement du nerf optique. L'image objective qui frappe l'organe de la vision dans un état pathologique, acquiert des caractères fictifs. L'âme reçoit l'impression chimérique telle que le système sensoriel la lui transmet, et s'identifie à elle au point de la revêtir de qualités et de vertus que la nature la plus épurée dénie à ses créatures préférées. Les cas précis où elle remet en cause les définitions généralement admises, sont en définitive ceux où le

bon sens ne peut découvrir la raison de certaines sympathies bizarres, extravagantes et stupides qui nous laissent pantois, quand elles ne nous font pas crever d'envie.

Et l'on démontre d'autant mieux la susdite dégradation du nerf qui assume les fonctions de la vue que l'âme du sujet atteint, victime de son illusion, nous semble manifester un penchant pour le beau, taillée pour le sublime et riche de dons et de mérites que l'homme le plus honorable serait fier de rechercher.

Si je dois renoncer à cette conviction renforcée par douze années d'expériences et d'observations, je ne sais comment expliquer l'amour de D. Rita Emilia pour le sieur Anselmo Sanches.

Je la défends d'une telle honte comme je défendrais un prévenu d'un crime particulièrement exécrationnel. L'hallucination, une maladie des nerfs, la démence enfin expliquent le crime, et devrait dans la plupart des cas absoudre la mère qui tue son fils, le fils qui tue son père et la femme qui se donne corps et âme aux Anselmo Sanches.

Cela dit, il est inutile de m'attarder sur les répugnantes conjectures auxquelles je me livrai alors sur le mystère inénarrable des amours de Rita et d'Anselmo. On fera grâce à la malheureuse au nom de la dégradation du nerf optique, au nom de la physique et de la pathologie, au nom de l'évangélique charité, au nom de tout ce qui inspire la compassion, la pitié et le pardon.

Rita aimait Sanches : elle accepta le fait accompli. Or Francisco José de Sousa, qui n'avait pas été atteint par l'affection oculaire de son épouse, voyait le docteur tel que la nature l'avait fait, laid, gauche, mal dégrossi, abruti, réfractaire aux traits du dieu de Cnide. La malveillance s'acharnerait en vain, en insinuant, dans des lettres anonymes adressées au Brésilien, un expédient en vogue, dont je crois même qu'il fut inventé à Porto, le soupçon que sa femme dévisageait le docteur avec des yeux moins sages que les siens, bien qu'il fût son mari.

Et ce soupçon était déjà en soi si absurde qu'il n'y eut à Porto aucune âme, si damnée fût-elle, qui noircît, jusqu'à ce que le scandale éclatât, la vertu conjugale de Rita.

D. Margarida Carvalhosa* me dit un jour :

— Je vais vous conter une nouvelle à lever le cœur, M. Silvestre. Préparez-vous à repousser un coup de l'envie.

— De l'envie, ma chère ? Allez-vous me dire, Madame, que vous avez donné quelque marque d'affection au plus heureux des mortels ?... Je l'envie, réellement, je l'envie...

— Taisez-vous. Il ne s'agit pas de moi ; c'est un scandale.

— Ah !... Vous m'avez dit tout de suite que c'était un scandale ; il me serait impossible, Madame, d'associer votre nom à un scandale. S'agit-il de Guilherme do Amaral ? Du baron de Bouças ? De João José Dias ?

— Non, Monsieur. Il s'agit de Rita, cette Brésilienne dont vous avez dit, M. Silvestre, que les anges en étaient épris.

— Les démons aussi, Madame ! Parlez, parlez, je ne demande qu'à respirer tous les arômes qui s'exhalent des essences angéliques.

Margarida fut prise d'un fou rire, avant de poursuivre :

* Cette D. Margarida, comme d'autres personnages mentionnés plus loin, le lecteur pourra les retrouver dans différents romans de l'éditeur.

— Eh bien, l'arôme de cette fameuse essence angélique est plutôt l'arôme fétide de la rue, mon cher poète.

— De la rue, Madame ? ! Ayez la bonté de vous expliquer.

— Rita a cessé d'être la chère moitié de son mari pour passer tout entière dans le camp du Dr. Anselmo Sanches.

— Une immonde calomnie ! m'exclamai-je, sincèrement horrifié.

Margarida Carvalhosa actionne la sonnerie, en souriant avec une pitié ironique de ma bonne foi.

— Approchez, Josefa, dit-elle à la bonne qui entrait. Regardez si maman ne traîne pas à côté...

La bonne dit que Madame la Baronne se trouvait dans le jardin.

Margarida continua :

— Racontez à ce Monsieur, sans timidité et sans crainte, ce que vous m'avez raconté à propos de la Brésilienne.

Et, se tournant vers moi, elle ajouta :

— Vous allez voir...

La bonne hésitait ; mais encouragée par sa patronne, elle dit avec une répugnance visible :

— La Brésilienne... Vous voulez donc, Monsieur, que je vous raconte ?

— Comment s'appelait l'amant de votre patronne ? dit Margarida.

— C'était M. le Dr. Anselmo.

— Comment avez-vous su qu'elle aimait le Dr. Anselmo ?

— Comment je l'ai su ? Je l'ai su parce que j'étais la femme de chambre de cette dame.

— Voilà qui est fort significatif, M. Silvestre, dit avec un sourire plein d'une aimable malice la fille du baron, avant d'ajouter en se tournant vers la jeune fille :

— Et comment en êtes-vous sûre ?

— Ça par exemple ! Vous ne savez pas ? ! Moi, je savais tout. Il n'y avait que lui qui se cachait de moi. Et même elle, quand le docteur s'était mis en tête de séduire la pupille de M. Sousa, elle pleurait beaucoup et ne se confiait qu'à moi.

— Racontez-nous donc cette histoire de pupille que l'on séduit.

— Comment s'y prenait-il ? dis-je.

— Le docteur savait que D. Mariazinha était riche, et il dit à D. Rita que la meilleure façon de continuer à vivre ensemble sans que le monde ne déverse sa bile, c'était de s'arranger pour que le mari consentît à son mariage avec la gamine. Ma patronne s'évanouit, du coup, et se retrouva aux portes de la mort. Quand son état s'améliora, elle prit la jeune fille dans ses bras, et lui demanda si le docteur lui avait touché un mot d'un mariage avec elle. La jeune fille éclata en sanglots et n'en souffla pas un. Cela ne manquait pas d'inquiéter encore plus ma patronne, qui était au désespoir que c'en était effrayant. Elle a tant fait que la jeune fille avoua que le docteur l'avait poursuivie de ses assiduités quatre mois durant à chaque fois qu'elle ne se trouvait pas à côté, et qu'alors qu'il se rendait un jour à Guimarães avec elle, où elle était allée pour rendre visite à des parentes ...

La bonne, à ce moment-là, releva son tablier jusqu'à son visage, pour ne pas montrer qu'elle ne rougissait pas ; et Margarida, pendant ce temps, nous regardant tour à tour, les yeux brillants d'une allégresse qui ne peut se comprendre que chez des femmes ayant touché le fond, qui se réjouissent

chaque fois qu'une autre victime s'abîme à son tour, elle dit d'un ton impérieux :

— Racontez-nous la fin de l'histoire, Josefa.

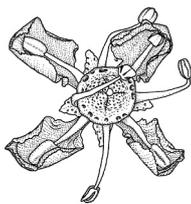
— L'histoire est finie, D. Margarida, fis-je.

— Il manque les commentaires que tant de gens font sur son compte. Quand elle me tendait la main et les lèvres dans un salon, M. Silvestre, cette D. Rita le faisait avec un air souverain qui m'agaçait. Je lui ai souvent entendu dire, avec une grimace vertueuse, en parlant de Cecilia : "Ces femmes ne savent pas se conduire !" Elle a refusé des invitations chez certaines femmes qui n'aspiraient pas à devenir des saintes. Moi, elle m'a dit d'un air maternellement édifiant : "Ma fille, les manifestations extérieures, aussi franches et innocentes soient-elles, suffisent pour qu'on vous condamne. Abstenez-vous de toute action qui puisse alimenter la médisance. Prenez bien garde, l'honnêteté ne réside pas que dans le cœur : un regard et une parole irréfléchie portent un témoignage suffisant contre les intentions les plus sages."

Et elle continua avec une satisfaction pleine de rancœur :

— Sur Mariana, je vous dirai juste qu'il n'y a pas plus de quinze jours, je l'ai vue se tourner, avec son air virginal, vers la Brésilienne, qui était à côté de moi à la messe des Clercs, et lui murmurer à mon sujet des paroles que je n'ai pu comprendre. Cette bonne, qui était à côté d'elles, les a entendues : "Cette Margarida Carvalhosa a des façons vraiment désinvoltes et qui ne siéent pas à une jeune célibataire." Cela dans la bouche de qui huit jours avant, retour de Guimarães, avait accepté une catastrophe qui seyait si mal à une jeune célibataire, ne constitue pas une critique bien redoutable contre mes manières. (Je ris intérieurement quand elle dit ; " mes manières "...)

Quant au Dr. Anselmo Sanches, continua D. Margarida, entre ses éclats de rire, je laisse à votre perspicacité, M. Silvestre, le soin d'en juger... Vous pouvez disposer, Josefa, voilà Maman qui arrive.



Rue (Ruta graveolens)

VII

LA POLICE CORRECTIONNELLE

J'écrivis un article contre Anselmo Sanches, croyant ainsi venger le genre humain. L'article sortit dans la rubrique des communiqués, le propriétaire du journal déclina toute responsabilité morale et légale pour l'offense faite au docteur. C'est ainsi que déborda de mes entrailles la haine qui les brûlait.

M. le Rédacteur en chef :

Il y a des circonstances où le silence est un crime ! À la vue des infamies qui passent les bornes et viennent à bout de toute patience humaine, il n'est de courage fût-il de fer qui se contienne !

...Nam quis iniquae

Tam patiens urbis, tam ferreus, ut teneat se...?

C'est le moment de dire comme le chantre de Camões :

"Je me lève pour dénoncer un si grand crime,

Éternelle, ma voix gèlera sur mes lèvres.

Approchez-vous, hypocrites !

Venez recueillir la sève du scandale, scélérats qui rôdez aux carrefours pour vous en prendre à l'honneur de malheureux sans méfiance.

Voici un bourbier pour vous y vautrer, porcs immondes,

Voici l'un des vôtres, qui a poignardé l'âme d'un mari, crucifié une épouse sur les poutres d'un opprobre éternel et foulé à ses pieds une couronne virgineale."

Tel était l'exorde que mes ennemis qualifièrent de faribole. J'exposai ensuite simplement l'effronterie d'Anselmo Sanches, en trois chapitres précédés chacun d'une épigraphe. Pour le premier, c'était : *Quousque tandem, Catilina ?...* Le monde littéraire dans son ensemble salua l'originalité de ce passage de Cicéron à propos d'Anselmo. La seconde épigraphe, c'était : *Proh pudor, proh pudor*, tout aussi originale. Le troisième chapitre jaillissait avec le *Me, me adsum qui feci in me convertite ferrum*. Le tout était parsemé de passages en latin qui faisaient de mon article un puissant composé d'indignation et de sagesse.

Pour rester dans les limites des justes convenances, je déguisai le nom des deux femmes qui figuraient dans ce tableau contraire à la dignité humaine ; mais je me dispensai de tout égard avec le docteur.

Mon article souleva contre moi les criailleries des personnes honnêtes, et même les journaux honnêtes manifestèrent leur hostilité en me reprochant d'être indiscret, libertin, et par la même occasion la cause d'un scandale. Quelles balivernes ! Une gazette sérieuse s'étonna que je formulasse des doléances alors que je n'étais même pas le mari de la dame, et m'appliqua ces vers connus de Nicolau Tolentino :

Apôtre plein d'impertinence

Pourquoi suer et t'inquiéter

Si celui qui devrait suer

Ne montre aucune impatience.

Quand Anselmo s'aperçut que la presse et l'opinion publique le soutenaient contre le journal, il porta plainte pour abus. Le propriétaire déclina sur moi toute responsabilité, et j'allai en correctionnelle m'asseoir sur le banc des accusés.

L'avocat de l'accusation était un jurisconsulte fort renommé dont le col affichait une effrayante gravité. Le mien fut commis *ex-officio* ; c'était un bachelier encore vert, à l'intelligence déjà blette.

L'accusation fit le panégyrique des siècles dorés où il n'y avait pas de presse, et où la vie des familles n'était pas exposée aux affronts de scribouilleurs salaces.

M. le Président, s'écrie-t-il, le sanctuaire de la famille ne peut rester à la merci de ces équarisseurs de réputations ! La femme mariée tremble sur le piédestal de sa vertu ; l'époux honorable, dans un pays où la presse est libre, marche sur des oeufs ; la vierge honnête voit sa décence étranglée quand elle se berce de ses tendres aspirations aux droits très sacrés de la maternité. (À ce passage, l'huissier de ce procès essuya ses larmes à son mouchoir rougi par le tabac.) M. le Président, continue ce Démosthène, les mains sur les hanches, et le visage enflammé par l'enthousiasme, nous avons tous une femme et des filles, des filles chéries et de tendres épouses. Qu'importe l'inviolabilité de ces saintes affections, si la plume du folliculaire, distillant le fiel noir de la calomnie, verse dans notre cœur le poison du désordre domestique et nous expose aux sifflets du public ? ! Un mari vit dans une bonne entente avec sa femme : survient un écrivain sournois qui lui dit : "Ta femme est déloyale ! Ta femme garde pour d'autres ses tendres câlineries !" C'est horrible, M. le Président ! horrible ! À partir de ce moment, la paix de sa famille ressemble à ce qu'en dit Job : l'époux est devenu la fable du peuple ; son épouse souillée et sans tache reste diffamée elle-même ainsi que sa postérité dans tous les siècles des siècles ! Si le citoyen probe et travailleur croit que sa vie honorable va le protéger contre les traits de la calomnie, il se trompe.

L'actualité nous en offre ici un exemple saisissant. Le D. Anselmo est parvenu à la quarantième année de son existence sans que la haine ou l'envie la noircît de la bave pestilentielle de l'envie. Toutes les familles se sont senties honorées de lui accorder leur confiance. Il a eu ses entrées dans toutes les maisons comme un ami, comme un frère, et comme un blason des vertus familiales, il en est le conseiller, le bastion, je le dis comme je le pense, un rempart, je l'appellerai sans flagornerie le rempart, le palladium *sancta sanctorum*, de la vertu dans les familles qui le comptent parmi leurs relations. Eh bien, le voici qui fait appel aux lois qui le justifient devant le monde, et force le fiel craché par cette bouche diffamatrice à rentrer dans la poitrine pleine de noirceur dont il est sorti.

J'ai oublié le reste du discours qui n'avait pas besoin d'être mieux retenu pour connaître un beau succès. Les spectateurs, les huissiers, les sergents, les témoins de l'accusation étaient tous émus quand mon avocat prit la parole pour dire que j'avais écrit un roman sans aucune intention d'offenser nommément personne. Anselmo Sanches, faisait valoir mon avocat, est un nom que j'avais inventé, sans savoir peut-être qu'il avait déjà été inventé, et c'était si vrai que son client avait été effaré de se voir cité devant les tribunaux pour répondre des divagations involontaires de son imagination débor-

dante et déjà manifestée dans de nombreux autres contes auxquels personne n'avait trouvé à redire.

Cela fit sensation.

Le docteur demanda la permission de dire que, s'il était vrai que je n'avais pas voulu l'offenser, il me suffisait de déclarer que toutes les allusions de nature à le desservir dans l'opinion publique étaient un pur tissu de fantaisies.

Le juge se tourna vers moi et dit :

— Vous déclarez donc, M. Silvestre da Silva, que votre article est un roman ?

— Pas question que je le fasse.

— Comment ?! fit le juge.

— Mon Anselmo Sanches est bien celui-là, rétorquai-je, en désignant cet animal.

Si ce geste avait été vu par des gens subtils, il aurait produit la même commotion que celle que provoque chez les spectateurs le " Personne ! " de D. João du Portugal quand il montre du doigt son portrait dans la tragédie de Garrett.

— Vous persistez donc, M. Silvestre, à calomnier ce galant homme qui généreusement vous pardonne ?

— Je rejette le pardon de celui qui devrait le demander à Dieu, à la société, à son ami qu'il a trahi, à la femme de son ami qu'il a couverte d'ignominie, à la pupille de son ami, qui cherche à laver en vain dans les larmes une tache éternelle.

— Mais quels témoins présentez-vous pour appuyer vos accusations ?

— J'en présente trois, répondis-je.

— Lesquels ?! On n'en a pas entendu dans ce procès, et vous n'en avez produit aucun pour votre défense.

— Mes témoins déposent en silence.

— C'est absurde.

— Croyez donc, M. le Président, à l'absurde, comme Tertullien : "*Quod absurdum credo*".

— Je n'ai rien à faire de Tertullien ; la loi, ici, ne tient compte que des preuves d'une accusation. Qui sont ces trois témoins ?

— Le mari que la honte et le chagrin clouent à son lit ; la femme de ce mari, qui est folle ; une orpheline recueillie chez les Ursulines de Braga qui est... prostituée. Voilà mes trois témoins.

Anselmo Sanches leva les yeux vers le plafond et s'exclama :

— Oh ciel !

— C'est une répétition de cette calomnie, M. Silvestre, que vous nous offrez ?

Le juge se recueillit dans le sanctuaire de sa conscience. Il régna une profonde quiétude durant une demi-heure au bout de laquelle les procès-verbaux furent remis entre les mains de l'huissier, qui lut la sentence.

Je fus condamné à une amende de cinquante mille *réis*, à trois mois de prison et aux dépens.

Je frappai le sol de mon pied comme Galilée, et je dis : " Quoi qu'il en soit, M. Sanches est un infâme. "

Je payai l'amende, les dépens, et j'échappai à la prison grâce à mon argent. Anselmo Sanches eut droit aux compliments de ses nombreux amis.

On m'appliqua à moi le qualificatif de calomniateur opiniâtre. Les journaux estimèrent cette sentence raisonnable, et regrettèrent que les aberrations de mon bon sens compromissent la presse par de telles défaites, en la discréditant, et en offrant des armes contre elle à ses ennemis.

Je fus alors pris d'un mortel dégoût de la société et de moi-même, que Dieu avait façonné avec une argile moins vile, mais mêlée du fiel et du vinaigre de ce que l'on appelle force d'âme et le dédain du martyr.

Je regardai autour de moi, cherchant des amis qui me confortassent dans mon sentiment de la justice, mis à mal par les ruades des ministres. Ceux qui m'avaient poussé à médire du docteur s'enfuyaient au bruit de mes déclamations.

J'eus alors un mortel dégoût de la société et de moi-même, que Dieu avait créé d'une argile moins vile, mais pétrie du fiel et du vinaigre que l'on nomme force de l'âme et mépris du martyr.

Je compris que je devais corriger l'oeuvre du Créateur. La première décision que je pris pour me réformer, fut celle de renoncer désormais aux manifestations de mon intelligence, et je me jurai de ne plus faire imprimer d'écrit qui ne se recommandât point par une consciencieuse bêtise, le talisman de tant d'entre eux qui paraissent par ici, et qui ont valu à beaucoup de mes collègues dans la presse la fortune et la bienveillance du monde.

C'est ici donc que s'achève ma vie intellectuelle.

Plus question donc de cœur, ni de tête. C'est maintenant que commence le règne bienheureux de mon estomac.

NOTE

L'auteur entame ici la période de sa vie où il s'est mis à écrire, en omettant des phases importantes et de précieuses contributions à l'Histoire littéraire des provinces du Nord. Dans un roman l'on se passe de certains détails qui ne procurent aucun plaisir et ne font ni pleurer ni rire ; j'aime à croire cependant que les choses les moins importantes dans la vie d'un homme qui se distingue du vulgaire sont des faits significatifs.

Silvestre étudia consciencieusement le vie secrète de la Cité Héroïque et réunit ses observations sous le titre *Le Monde de l'Imposture*, qui, selon sa façon de penser, est le synonyme du *monde élégant*.

Dans le vingt-huitième cahier de ses manuscrits, j'ai lu les pages suivantes, qui méritent d'entrer dans le temple de la mémoire immortelle avec son auteur :

Et si le monde élégant de Porto était le monde de l'Imposture
Universelle ?

Le monde élégant est la société polie, lustrée, vernie dans son corps et dans ses pensées, dans son action et dans ses paroles, dans ses intentions et dans ses oeuvres.

L'imposture, ça veut dire *l'ostentation vaine*.

L'élégance, ça veut dire *le choix*.

Ces deux choses pourront-elles s'allier chez un seul individu, dans une seule classe ?

C'est là que gît le lièvre.

En démontrant que l'ostentation vaine est le comble de l'imposture, le monde élégant gémit sous le poids de la logique rationnelle.

D'un autre côté, une fois établie la nécessité de l'imposture dans la vie réelle, comme des effets visuels pour l'illusion théâtrale, l'imposture est le moteur de la civilisation.

Le luxe est un stimulant pour les arts et la circulation du numéraire, disent les économistes infailibles. L'imposture, c'est de l'art apprivoisé sous l'aiguillon du luxe. Or, si le monde élégant est le consommateur des espèces qui constituent le luxe, et encourage la prospérité des arts, il s'ensuit que le monde élégant est le monde de l'imposture.

Toute personne en est convaincue qui a déjà entendu dire qu'il existe une chose appelée logique selon laquelle le monde peut être contenu dans un panier, si ce panier est plus grand que le monde.

L'*élégance* est également le synonyme de la beauté.

La société élégante ne peut être substantiellement et formellement la société belle.

En estimant qu'il en est ainsi, nous répandrions la fumée d'un encens corrompu sur de modestes odorats qui refuseraient de respirer une telle flagornerie.

La flagornerie est l'*assa-foetida* des bonnes âmes, des âmes d'élite, ou élégantes.

Dans la société choisie, il y a des personnes qui ont conscience de leur laideur.

On comprend là tous les visages possibles des Malais aux Géorgiens.

Toutes les intelligences imaginables.

Toutes les lignées admissibles suivant l'ordre de leur propagation.

Toutes les vertus, même les plus hypothétiques.

Il y a une société qui n'a pas l'obligation d'être autre chose du moment qu'elle est élégante.

Sa mission est d'évoluer à la surface de la mer démontée de la vie comme les méduses.

L'oiseau est un animal qui vole, le poisson un animal qui nage, le reptile un animal qui rampe, l'élégant est un animal... élégant.

A. Karr dit que Dieu avait fait la *femelle* et que l'homme avait fait la *femme*.

Or, la femme ne s'est pas limitée à faire du *mâle* un homme ; elle a fait une brochure qui dépend du relieur.

L'esprit est monté de la glande pinéale vers les cheveux frisés ; l'entendement est descendu pour faire reluire les bottes ; le cœur gonflé a enfumé les jabots de la chemise ; les aspirations grandioses se sont accrochées aux boutons de diamant ; la détresse d'une âme inquiète s'est résolue dans le soin de bien tirer ses gants.

Bien qu'elle soit une entité impondérable, l'âme s'habille de taffetas et de drap fin, elle porte des chaussures vernies et des gants de peau, elle se balance sur des coussins ; et si elle s'essaye à quelques opérations intellectuelles et philosophiques, c'est quand elle s'intro-

duit à l'intérieur de l'estomac, comme Diogène à l'intérieur de son tonneau.

Du monde élégant sont exclues les personnes de tous les sexes possibles incapables de prouver qu'elles dépensent comme si elles avaient plus de douze mille *cruzados* de rente.

Qu'elles les aient ou pas, la question relève de la compétence de ceux qui mettent aux enchères les décimes, des impôts annexes et du cinquième pour le rachat des dettes.

Ce qui est essentiel ici, c'est d'avoir l'air d'en disposer ; vu que la douce loi de la circulation monétaire accepte cela comme un équivalent de l'argent.

Parce que la couturière, le bottier, le gantier, le postillon, le guichetier au théâtre, et les autres satellites de l'univers élégant sont des êtres d'un naturel si sincère que l'idée ne les effleurerait pas de mettre en doute la qualité des sources dont émane cette monnaie à travers les méandres de la société choisie.

Quoi qu'il en soit, la société honnête ne se trouve pas compromise lorsqu'elle se commet avec le monde élégant. L'imposture de quelques *rayons* postiches du bon *cercle* n'a rien à voir avec l'axe de la partie saine et légitimement choisie de la *haute société*.

Le monde élégant manifeste, dans la deuxième ville du Portugal un degré très avancé de civilisation.

Tout est asiatique, ici, mis à part l'esprit qui ne s'élève guère jusqu'aux idéalisation de l'Orient.

Privilèges matériels, faste, courtoisie, galanterie, puritanisme de la race, maintien, grâce, charme des gestes et des manières, il y a de quoi être ébahi de ce qui arrive !

On ne s'explique la rapidité à laquelle la gemme s'est débarrassée de sa gangue couche par couche ces vingt dernières années. Celle qui se trouvait alors au sommet de la hiérarchie sociale n'a plus eu qu'à faire les solennelles courbettes des vieilles dames d'honneur, pour ne se point mêler à la gracieuse désinvolture de la moyenne société. Quant à celle-ci, elle a surgi brusquement, avec toute la vivacité d'un sang neuf, achevée déjà et constituée, comme si le bon ton avait été pour elle l'héritage de plusieurs siècles.

C'est renversant !

Les dames de Porto sont bien plus éclairées que les hommes de Porto.

Qu'on entre dans un salon, l'on sera surpris par l'aisance des dames et l'épaisse balourdise des galants. Le plus audacieux s'adosse au battant de la porte et n'ose passer le seuil avant qu'un coup d'archet, annonçant la première contredanse, n'autorise une entrée tumultueuse, comme celle des garçons à l'intérieur d'une école.

Cette timidité est toutefois d'un bon augure.

Les hommes de talent et d'esprit sont ceux qui perdent le plus contenance devant les dames. À Porto, il y a forcément beaucoup de talent et beaucoup d'esprit.

Les niais, les jocrisses, les coureurs sont d'ordinaire les plus grands fêtards et les plus fêtés dans la société, suscitant parfois

l'indulgence, une vertu toute chrétienne, d'autres fois le rire moqueur de l'ironie.

Il y a de tout par ici. Dieu merci !

Et il est heureux que ce soit le cas, pour qu'une languissante uniformité ne ramène pas le monde élégant aux formules somnolentes de la vieille société, où le muguet prenait sa cinquième tasse de thé, à la demande de la maîtresse de maison, et se tordait un tendon en dansant le menuet, pendant que la jeune fille tirait de son clavecin des accès de notes nasillardes, saluées par les applaudissements soutenus et la bouche béante de six vieilles qui s'y entendaient en matière de clavecin. Etc.

Pour qui se proposerait d'écrire sur la physiologie de Porto, un article de Silvestre, que nous transcrivons d'un journal contemporain, ne constitue pas un élément moins précieux. Il dédie cet écrit :

AUX PERSONNES MÉLANCOLIQUES

« Eurèka ! »

Archimède

Pour la première fois de ma vie, j'éprouve la légitime fierté d'être utile à l'humanité souffrante.

À la suite d'un concours de circonstances, j'entrai au cercle des "humanitaires", comme on dit à présent.

Une tête s'offre encore aux bénédictions de l'humanité parmi les têtes du Holloway des onguents, de l'inventeur de la *Revalescière*, du manipulateur inspiré de la pilule de la famille, du génie prodigieux qui exprima du foie de la morue l'huile qui régénère les poumons.

Je déclare dès à présent que je n'ai pas inventé le remède contre l'épizootie, ni le moyen de guérir la morve royale.

Mes études en pathologie portent toutes sur la race humaine, bien que les maladies du cheptel bovin et porcin retiennent de préférence l'attention de l'homme, animal carnivore, qui mange du bœuf parce que le bœuf ne s'est pas encore émancipé et a un retard de deux siècles sur l'âne, dont l'émancipation s'avère aujourd'hui indispensable.

Je dirai en passant que je suis surpris et indigné du zèle déployé par les gouvernements dans l'examen des maladies qui déciment les animaux que l'on peut cuisiner.

C'est un problème d'estomac, et il n'y a pas de problème d'estomac qui ne prenne les dimensions d'un problème national.

S'il arrive qu'une fièvre se propage, qui dévore des centaines de personnes, les services de santé négligent de faire des recherches sur les symptômes de cette épidémie, ils n'envoient pas d'observateurs inspecter les pharmacies homicides de la province, et ne font aucun cas des progrès de l'hygiène, dont dépend la salubrité publique.

Que le bœuf en revanche tombe malade, on verra surgir les Hippocrate auteurs d'aphorismes et les institutions médicales organiser des congrès sanitaires et confier à des personnalités scientifiques la mission de venir à bout de tant de cas par jour.

On ne met pas autant d'empressement à préserver les intérêts de l'homme, parce que l'homme n'est pas comestible. Il y a pourtant des individus qui mangent le bœuf, et sont donc plus anthropophages que s'ils mangeaient l'homme.

Fermons cette impertinente digression.

Ce à quoi je consacrais le plus clair de mes nuits blanches, c'était la recherche d'un antidote contre la mélancolie.

La médecine connaît une maladie morale appelée "hypocondrie". Les symptômes de cette pathologie sont les troubles digestifs, les flatulences, les spasmes, l'exaltation de la sensibilité, les terreurs paniques, l'impertinence des sentiments moraux, etc. Quand les individus les plus intelligents et les plus imaginatifs sont échauffés par la passion ou fatigués par le travail de l'esprit, ils sont plus sujets à ces affections incurables, quand les influences morales n'en soignent pas les effets.

Ce n'est pas cette maladie d'origine corporelle, qui me préoccupait. La mélancolie sans flatulences, ni troubles digestifs, qui touche aussi bien les intelligents que les sots, tel était le but de mes recherches.

Nous vivons des heures et des jours terribles, comme autant de périodes noires de notre existence.

Notre front s'abat sur notre poitrine, où le cœur est accablé de douleur par une main de fer qui l'écrase. Il n'est pas de souvenir heureux qui puisse scintiller dans le chaos de notre imagination ; il n'y a pas de rayon de soleil qui fasse épanouir la fleur de l'espérance en notre âme labourée par le découragement.

Beaucoup de personnes subissent le même sort ; les seules à ne pas le connaître sont celles qui contractent une alliance offensive et défensive avec la stupide allégresse contre les intermittences de l'esprit.

Le soupirant heureux connaît des heures de tendre mélancolie ; ce sont les meilleures de la vie. Ce qu'il peut ressentir quand le murmure d'un ruisseau, une croix dans un désert, et la lune réfléchie à la surface des eaux humectent ses yeux de larmes très douces !

L'amant malheureux a des fièvres affligeantes qui le désespèrent et qui le crucifient. Pour ces deux patients, si différents dans ce qu'ils endurent, il existe une seule panacée : c'est le cœur de la femme, cette divine pharmacie qui renferme tous les baumes pour toutes les blessures essayées dans la bataille des passions nobles.

Mais, en dehors de la mélancolie amoureuse, il y en a une autre sans raison, qu'aucune expérience douloureuse ne justifie, sans aucun signe avant-coureur qui puisse suggérer au médecin de l'âme le traitement approprié.

Ceux-là même en sont affectés que la fortune comble de toutes les grâces de ce monde.

C'est cette mélancolie qui tue les richards de Grande-Bretagne et qui tourmente les riches oisifs de toutes les nations où brille le soleil et la lune, où le ciel est bleu et l'atmosphère diaphane.

Nous n'avons pas l'habitude de nous tuer quand le dégoût de la vie nous écœure.

Dans n'importe quel pays, la statistique relèverait plus de suicides qu'au Portugal, si nous nous laissions vaincre par l'ennui.

Le vestibule du théâtre lyrique serait chaque soir un cimetière ; à chaque instant, dans les bals, on entendrait une détonation ; les dames emporteraient des cristaux d'acide prussique pour se tuer après avoir essuyé la fade niaiserie de leur partenaire ; au jardin de S. Lázaro, le dimanche, le curé viendrait ramasser quelques dizaines de cadavres ; les temples même où il y a des organistes seraient éclaboussés du sang des suicidés.

Ici, au théâtre, l'on ne meurt pas d'ennui ; mais l'on ouvre la bouche pour lâcher un vagissement sonore dans son demi-sommeil.

Dans les bals, personne ne se tue, mais l'on dévore des sorbets pour étouffer le volcan des idées suicidaires, ou l'on bourre son estomac de sandwiches, à moins que l'on ne vide la cave du maître de maison pour embrumer et recréer son esprit, comme une chose exotique, dans l'air artificiel d'une serre.

Mais ces remèdes ne sont que des palliatifs. La réaction est pire ensuite. Une fois morte la vie d'emprunt, l'esprit reste léthargique dans son marasme et même incapable de présider une chambre municipale.

Après les articles de fond, la chose qui abrutit le plus l'âme, c'est la mélancolie.

Le poète qui vous enfile ses amertumes tout au long de ses heptasyllabes, a écrit ses rimes, l'esprit libre, entre deux orgies.

La mélancolie est feignante et stérile. Camões a écrit son épopée à l'époque où il espérait encore.

Lorsqu'il fut pris d'une mélancolie déprimante, il n'a plus pu écrire, pour le gentilhomme qui la lui demandait, une paraphrase des psaumes.

Une intelligence sans aucune inquiétude ne fait aucun tort aux intérêts matériels d'un pays, et l'on peut jusqu'à un certain point juger cette jachère providentielle ; mais, si sa citoyenneté est importante comme elle doit l'être, un citoyen analphabète peut nuire gravement aux intérêts de la Cité.

Heureusement que la mélancolie se permet rarement de troubler les fonctions intellectives de certaines têtes, dont l'organisation est une merveille. De là provient l'industrie méthodique et heureuse dont font preuve des hommes parfaitement ignorants pour gérer leurs affaires. On trouve dans une telle tête la même clarté qu'au fond d'une bouteille de cristal. Les idées restent suspendues, glacées sous la voûte du crâne comme les stalactites d'une caverne. De cette imperturbable immobilité résultent la stabilité de la mire fixée sur sa cible, la ténacité dans les entreprises et les bons effets qui s'ensuivent.

Je n'ai encore jamais vu expliqué d'une façon aussi complète et aussi logique l'heureux succès de certaines fortunes engrangées par l'ineptie.

Le nombre des bâtards de la fortune est nonobstant plus important. Le lecteur est sûrement de ceux qui ont chaque jour une heure d'écoeurement, de lassitude, de mélancolie, de douloureuse concentration, de détachement de la vie, de misanthropie, une heure où il entame un terrible dialogue avec le spectre de l'anéantissement.

C'est pour ce lecteur que je suis venu, à l'heure fixée par la providence des découvertes, le cœur débordant d'une philanthropique jubilation, révéler l'antidote contre la mélancolie.

J'aurais bien pu, en imitant des personnages renommés, présenter comme un fruit de mon génie l'invention de cette recette qu'un obscur chimiste m'a laissée, comme un héritage de ses laborieuses élucubrations. Je ne puis dire qui il était, parce que ce modeste inventeur se tenait pour un atome de l'humanité, à laquelle il a fait don de son obole de talent sans vouloir se glorifier d'un trésor qui n'était rien d'autre qu'un dépôt transitoire entre ses mains.

Voici la recette :

Jonc odorant : une once et demie
Iris-de-Florence : une once
Bois de santal : une once et demie
Bois d'églantier ; une once et demie
Écorce d'orange et de citron : une once et demie
Clou de girofle : un huitième d'once
Vinaigre de vin : quatre onces

Ces ingrédients sont placés dans un récipient que l'on met sur le feu. La personne mélancolique en aspire le parfum quelques secondes. La première sensation est délicieuse pour l'odorat. Il s'en suit un sentiment général de bien-être physique, d'allègement cérébral, d'extase et d'euphorie de l'esprit.

Il reste à faire une réflexion toute personnelle qui concerne le signataire de cet article. N'allez pas penser que l'on vise une de ces médailles avec laquelle la Société Royale Humanitaire récompense ceux qui soulagent la détresse de leur prochain. Pour l'instant, l'institut de cette très-munificente société ne couronne pas les services rendus aux âmes qui souffrent ; en ces temps heureux où l'éducation joue le plus grand rôle, la charité réserve ses baumes au corps. Mais lorsqu'enfin nous consentirons à considérer qu'ont bien mérité de la Société Royale Humanitaire les propagateurs de recettes contre la mélancolie, l'hypocondrie et d'autres maladies spirituelles, alors, ce ne seront pas seulement des médailles humanitaires, mais même des Habits du Christ que la munificence royale offre à des pianistes, qui viendront couronner les artisans de l'esprit qui se dévouent pour rétablir l'âme de leur semblable.

* * *